

Chapitre 4

Voir et entendre comme sources de connaissance grammaticalement explicites

“ We see and hear and otherwise experience very largely as we do because the language habits of our community predispose certain choices of interpretation . ”

Edward Sapir

“ ...the occurrence of the most fundamental grammatical concepts in all languages must be considered as proof of the unity of fundamental psychological processes. ”

Franz Boas

1.1. Introduction

L'hypothèse du relativisme linguistique est associée aux noms de trois éminents américanistes qui publient à la fin du dix-neuvième et dans la première moitié du vingtième siècle : Franz Boas, Edward Sapir son élève et Benjamin Lee Whorf, élève à son tour de Sapir. Leurs recherches sur des langues amérindiennes les conduisent tout naturellement à s'interroger sur la relation entre langue et culture, langue et pensée, langue et expérience¹. Tout en combattant des idées racistes sur les cultures et les langues, Boas voit dans la récurrence de concepts grammaticaux fondamentaux à travers les langues, un trait universel qui prouve l'unité psychique des humains. A ceux qui affirment que la clarté et la concision de la pensée d'un peuple dépendent en grande partie de leur langue, il répond que l'absence d'une

Chapitre rédigé par Elsa GOMEZ-IMBERT.

¹ Voir Lucy (1992) pour une analyse détaillée de leur position, en particulier pour rendre justice à l'apport de Whorf.

forme grammaticale — due à une absence de besoins — n'est nullement une entrave pour la formulation d'idées générales ; qu'un Amérindien initié à la pensée philosophique pourrait exprimer dans sa langue des idées abstraites, tout comme nous le faisons dans les nôtres ; que l'absence d'un système numéral élaboré n'est d'aucune façon due à une incapacité à conceptualiser des chiffres élevés. Qu'il est peu vraisemblable que l'état d'une culture puisse être conditionné par des traits morphologiques d'une langue. La langue est sélective dans la classification de l'expérience ; les classifications ne sont pas réinterprétées par les locuteurs car elles n'affleurent pas à la conscience.

Sapir souligne la base universelle du langage — système phonétique défini, association d'éléments linguistiques et de concepts, modes élégants d'expression des rapports — perfectionnée et réglementée dans toute langue connue. Tout concept peut être communiqué dans n'importe quelle langue, qu'il fasse partie ou non du système des catégories grammaticales. Il est circonspect à l'égard d'une tendance qui voit dans les catégories linguistiques une expression directe des aspects les plus manifestes d'une culture ; également à l'égard des essais qui relient certains traits morphologiques à certains stades de culture. Cependant le "monde réel" est bâti, sans que nous ayons explicitement conscience, sur les habitudes linguistiques du groupe. Nous percevons d'une certaine façon, dans une large mesure parce que les habitudes linguistiques de notre communauté nous orientent vers certains choix d'interprétation. Sapir renverse l'affirmation de Boas suivant laquelle les classifications linguistiques reflètent la pensée et argumente que les classifications linguistiques canalisent plutôt la pensée².

Suivant une idée de Whorf, soulignée dans l'introduction de ce volume, la langue influence la pensée de manière plus intéressante à travers les catégories grammaticales qu'à travers le lexique. Whorf propose une caractérisation précise des catégories grammaticales, voir la différence entre catégorie *ouverte* et catégorie *couverte*. L'influence de la langue sur la pensée passerait non seulement à travers les catégories qui ont une expression ouverte, explicite, mais pourrait provenir aussi des catégories couvertes, implicites. Whorf fait l'analyse et l'interprétation approfondies des catégories grammaticales dans des langues différentes ; le cas du hopi en est l'exemple le plus connu. Whorf rejette les tentatives qui mettent en relation un seul trait général d'une langue avec un trait culturel tout aussi général. A leur place il propose une liaison plus lâche et indirecte où la langue peut influencer la culture grâce aux effets qu'elle exerce sur la pensée habituelle de ses locuteurs. Des configurations grammaticales spécifiques influencent la pensée qui, à son tour, influence le développement des institutions culturelles particulières à travers le temps³.

² Selon la formulation de Lucy, 1992: 19.

³ Lucy, 1992 :63.

Bien que l'exploration du possible impact des catégories grammaticales d'une langue sur la représentation du monde que construisent ses locuteurs frappe davantage l'imagination que celui des catégories lexicales, peu de recherches ont porté là-dessus. Pour ce qui est des catégories grammaticales, Slobin (1996) s'est penché sur les implications du relativisme linguistique pour l'acquisition et le développement du langage. Si l'on parlait d'une des formulations les plus extrêmes de Whorf⁴, il s'ensuivrait que des enfants qui apprennent des langues différentes aboutiraient à des structures conceptuelles différentes, différences qui auraient des effets cognitifs envahissants. Slobin préfère la tradition moins déterministe où se situe Boas, pour qui l'ensemble des catégories grammaticales obligatoires d'une langue détermine les aspects de l'expérience qui doivent être nécessairement exprimés. Slobin réduit l'aire d'influence à l'activité de "penser pour parler" (*thinking for speaking*), dans le sens où le langage nous rend attentifs aux dimensions de l'expérience qui sont contenues dans les catégories grammaticales. Il suggère qu'en acquérant sa langue première l'enfant acquiert des formes spécifiques de penser en vue de l'acte de parole.

Ce chapitre présente une catégorie grammaticale qui pourrait avoir de l'influence lors de la perception et la conceptualisation de l'expérience. Ce cas est d'autant plus intéressant que la catégorie examinée concerne la modalisation cognitive de l'expérience. Il s'agit de déterminer le mode et l'orientation de l'influence dans la relation entre les caractéristiques d'une langue spécifique et la pensée et le comportement de ses locuteurs. La question peut être posée, on l'a vu, sous deux angles différents : soit la catégorie reflète la perception et la conceptualisation de l'expérience, soit la catégorie canalise perception et conceptualisation. Mettons que la grammaire d'une langue *T* comprenne une catégorie *MC* absente de la grammaire d'une langue *E*. Il s'agit de saisir l'influence de la catégorie *MC* de la langue *T* sur la perception de ses locuteurs, d'un côté ; de décider si les locuteurs de la langue *E* ne perçoivent pas les aspects de l'expérience qui fondent cette catégorie, de l'autre. La langue *T* est une langue amazonienne, le tatuyo ; la langue *E* est l'espagnol.

La section 1.2 présente les données sur la catégorie *MC*, la modalisation cognitive, puis sur les autres catégories verbales tatuyo. La relation entre catégories grammaticales et catégories conceptuelles est abordée en 1.3. Des remarques générales sont présentées en guise de conclusion 1.4.

⁴ A savoir : "Users of markedly different grammars are pointed by their grammars towards different types of observations and different evaluations of externally similar acts of observation, and hence are not equivalent as observers but must arrive at somewhat different views of the world".

1.2. Modalité cognitive

La catégorie appelée ici *modalité cognitive* existe dans toutes les langues de la famille tukano, branche orientale⁵. Les données présentées dans ce chapitre sont de la langue tatuyo, qui offre le système le plus complet. Sommairement, et en référence à l'ébauche typologique de l'introduction, le tatuyo présente des traits de langue agglutinante et polysynthétique. L'ordre des constituants de la phrase est OV, le sujet pouvant apparaître avant SOV ou après OVS⁶. C'est une langue à structure nominative / accusative. Il y a deux classes de mots, nominaux et verbaux ; les notions adjectivales sont exprimées surtout par des verbes qualitatifs, quelques uns par des noms. La classification nominale est la catégorie essentielle du nom⁷. Modalité cognitive et aspect sont les catégories verbales de base ; avec la catégorie de personne hérité du nom en position de sujet, elles constituent la flexion minimale obligatoire. L'énoncé minimal peut se réduire à deux mots, un mot verbal qui fait office de syntagme verbal prédicatif et un mot nominal qui est le syntagme nominal sujet ; ce dernier peut être omis du fait qu'il est inscrit dans le verbe.

La modalisation cognitive de l'expérience situe un événement, une situation — état ou action — dans le monde réel, ce qui équivaut au mode *realis* d'autres langues⁸. La relation cognitive de l'énonciateur à une situation donnée s'établit, suivant ce codage linguistique, par : 1) perception pleine, 2) perception distante, 3) perception non visuelle, 4) inférence, 5) propos rapporté. Cette saisie de l'expérience peut être décomposée, à des fins d'analyse — sans que cela présuppose des opérations mentales ordonnées — en : d'abord, l'explicitation du mode direct ou indirect d'accès à la situation ; ensuite, de son appréhension visuelle ou non visuelle ; enfin, de sa localisation proche ou distante. La vue et l'ouïe sont les sources de connaissance qui fondent le système, aussi bien lors d'une connaissance directe (1-3) que d'une connaissance indirecte (4-5).

⁵ La famille tukano est partagée en deux branches, orientale et occidentale, géographiquement discontinues. Les locuteurs des langues de la branche orientale — bará, barasana, desana, karapana, kubo, makuna, piratapuyo, pisamira, siriano, taiwano, tanimuka-retua'ra, tatuyo, tukano, tuyuka, wanano, yurutí — vivent dans le nord-ouest amazonien, en Colombie et au Brésil. Les Tatuyo sont sur territoire colombien.

⁶ Difficile de décider quel ordre est le moins marqué : OVS, le plus rare dans les langues du monde, est le plus fréquemment attesté dans les narrations.

⁷ Sur classification nominale et relativisme linguistique voir Gomez-Imbert (1996).

⁸ Les formes de futur, virtuels, mise-en-garde, impératif, permissif, exhortatif, optatif sont hors modalité cognitive. D'autres termes employés pour désigner la catégorie — *médiatif*, *testimonial*, ou encore l'anglais *evidential* — me semblent impropres car ils renvoient à l'une des possibilités marquées par ce paradigme morphologique, le témoignage, l'évidence, une relation médiate.

1.2.1. *Connaissance directe*

La connaissance directe est acquise par perception de la situation à travers la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat. On distingue la perception visuelle de la perception non visuelle.

1.2.1.1. *Perception pleine*

L'énonciateur perçoit pleinement l'événement. La perception pleine est la forme non marquée du paradigme, morphème \emptyset . Imaginons que nous sommes dans un village et qu'une femme arrive à une maison qui est dans notre champ visuel. On énonce cette situation par la forme en (1).

(1) ká--robio ehá- \emptyset --bó 'une femme arrive'⁹

La proximité et la visibilité sont telles que notre perception de la situation est incontestable : je n'ai de doutes ni sur l'identité de l'agent ni sur l'action elle-même. Ce genre de constat exprime la certitude, une connaissance pleine et consciente acquise par expérience directe. C'est la modalité des faits physiques et psychologiques évidents — *~bahí- \emptyset --bá* 'ils savent' — des vérités générales — *~buípí áhi- \emptyset --bi* '(le) soleil chauffe' — des vérités culturelles (valeurs morales, usages et techniques traditionnels). Le rêve relève d'une perception pleine.

⁹ Voici un inventaire des segments et des suprasegments, avec des clefs de lecture. Il y a six voyelles /a e i o u ɨ/ qui se distinguent comme: hautes /i u ɨ/, moyennes /e o/ et basse /a/; d'avant /i e/ et d'arrière /ɨ u o a/; étirées /ɨ i e/ et arrondies /u o/. La voyelle ɨ se prononce comme celle du japonais transcrite u. Les onze consonnes s'opposent, selon le mode d'articulation, en une corrélation de voisement — plosives sourdes /p t c k/ et sonores /b d j g/ — des résonantes /w r/ et une fricative /h/. Par points d'articulation elles sont labiales /p b w/, alvéolaires /t d r/, palatales /c j/, vélares /k g/ et laryngale /h/. Aucun segment nasal n'entre dans l'inventaire, bien que ce soit une langue très nasale phonétiquement, car la nasalité est factorisée comme trait du morphème (notée ~). Les segments voisés et la laryngale se nasalisent dans un morphème nasal ou nasalisé : b, d, j, g → [m n ñ ŋ] w, r → [w̃ r̃]; h → [h̃]; a → [ã] etc. La phrase (1) se prononce [kárõm :iõ ehámõ'], *~bahí--bí* 'il sait' [mãhĩmĩ]. Il y a deux tons phonologiques, haut (´) et bas (sans marque), portés par les voyelles. Dans les mots interrogatifs (13-16), le préfixe féminin initial qui indique le sujet kól, a une voyelle et deux tons HB; le ton B demeure flottant et produit une faille tonale (notée !) sur un ton H suivant.

1.2.1.2. *Perception distante*

Lorsque la situation se déroule toujours dans mon champ visuel mais à une certaine distance, la forme appropriée est (2). Il semble qu'en marquant par la modalité une distance spatiale entre énonciateur et événement, on introduise une certaine incertitude quant à la fiabilité de la perception.

(2) ehá-**rahá**-~bó 'elle arrive'

Le mot-phrase en (2) équivaut à dire en français 'là-bas elle arrive', bien que *rahá* ne soit pas un terme locatif. J'emploie *rahá* à propos d'un oiseau qui est sur un arbre distant — *rahé ~dí-rahá~bi* 'là-bas il y a (un) toucan', *rahé wádá-rahá~bi* 'là-bas (un) toucan parle' — d'un avion qui apparaît dans le ciel ou un canot sur le fleuve — *káwíríka atí-rahá* 'là-bas (un) avion vient' — de la pluie que je vois tomber au loin — *óko óká-rahá* 'là-bas (de l')eau il pleut'.

1.2.1.3. *Perception non visuelle*

Lorsque la situation est perçue directement mais autrement que par la vue, on doit employer la forme en (3).

(3) ehá-**kí**-~bo 'elle arrive'

Je sais qu'elle arrive parce que j'entends des bruits qui me renseignent sur son arrivée, je l'entends saluer par exemple. Disons que l'événement a lieu à portée de voix, ou mieux à portée de bruit. La situation peut être non visible par sa localisation : elle arrive mais je tourne le dos à la porte, ou encore il fait noir ; un toucan chante dehors — *rahé ~dí-kí~bi* 'il y a (un) toucan j'entends', *rahé wádá--kí~bi* '(un) toucan parle j'entends' — un avion approche dans les nuages — *káwíríka atí-kí-pí* '(un) avion vient j'entends' — il pleut dehors — *óko óká-kí-pí* '(de l')eau il pleut j'entends'. Il peut être non visible par sa nature — *bípó páá-kí~bi* '(le) tonnerre frappe', *jípaáro wádá-kí-pí* 'mon ventre parle : fait des gargouillis'. Le suffixe *kí* indique que la situation est connue par l'ouïe, préférentiellement mais non exclusivement ; il peut s'agir d'une sensation perçue par un sens autre que la vue. 'Tu sens bon' prend la marque \emptyset lorsque l'odeur est perçue à la lumière du jour, *kí* dans la nuit. *kí* distingue une douleur profonde — *jípaáro ~púdí-kí-pí* 'mon ventre (me) fait mal' — d'une douleur superficielle — *jí~wabó ~púdí- \emptyset* 'ma main (me) fait mal' ; une sensation interne *kí* d'une sensation à fleur de peau \emptyset ; une sensation intense *kí* d'une sensation modérée \emptyset : 'mourir de faim' et 'avoir faim'. Je parle d'une voix, d'une musique que j'entends à la radio avec la conjugaison en *kí*.

1.2.2. *Connaissance indirecte*

La connaissance indirecte a un marqueur spécifique *jú*. La connaissance indirecte est accessible d'après des traces visuelles — on a alors l'inférentiel — ou d'après des traces auditives de l'événement — on a le rapporté. D'un point de vue morphologique, une fois marquée la modalité indirecte par *jú*, la différence entre inférentiel et rapporté se fait par la stratégie combinatoire des suffixes finaux.

1.2.2.1. *Inférence*

L'inférentiel se construit sur *jú* suivi d'un paradigme morphologique dont *po* est le représentant pour un sujet animé féminin de 3^e personne, *pi* pour un animé masculin, *pa* pour un animé pluriel. Par inférence on établit des relations de cause à effet entre un état de choses, des effets constatés, et un événement non observé que l'on pense en être la cause.

(4) ehá-**jú**-pó 'elle est arrivée'

Si, alors que je sais que Marie était allée à l'abattis, je vois en rentrant à la maison son panier et sa machette, j'infère qu'elle est de retour et je l'énonce sous la forme (4) que l'on peut mieux gloser par 'elle est arrivée apparemment'. L'inférentiel traduit une lecture fine et rapide du milieu amazonien, vitale dans la vie quotidienne — perception d'un danger, quête de nourriture — d'après des traces de pas, des branches cassées. Par exemple, des empreintes fraîches indiquent qu'un jaguar rôde ou qu'un rongeur est venu boire sur cette plage. Si l'eau de la rivière est trouble, on infère qu'un anaconda s'y déplace. Et si la poule qui buvait au bord de l'eau il y a un instant disparaît, on infère que c'est l'anaconda qui l'a mangée. L'inférence intervient pour constater l'aboutissement d'un processus naturel que l'on ne peut suivre dans son déroulement : crue d'une rivière, fruits qui mûrissent. De façon intéressante, on emploie l'inférentiel lors de la première énonciation d'un constat comme 'les fruits ont mûri' ou 'la rivière a crû', mais lorsqu'on l'énonce une deuxième fois on revient à la forme de perception pleine (1) ; comme si l'énoncé premier mettait en rapport un constat antérieur — niveau d'eau normal — et le constat en cours — crue — faisant l'inférence qui s'impose, alors que par la suite on faisait simplement le constat de l'état actuel. L'inférentiel s'emploie pour énoncer tout ce qui est connu à travers l'écriture, des dessins et des photos ; aussi lors de l'interprétation des pétroglyphes, vestiges qui témoignent de l'histoire de ces groupes.

1.2.2.2. *Propos rapporté*

Tout événement connu par ouï-dire, à travers ce que d'autres ont raconté, est énoncé à la forme indirecte de propos rapporté (5), morphologiquement construite sur le marqueur de connaissance indirecte *jú* suivi du suffixe *pá* et du classificateur

correspondant à la classe du nominal en position de sujet : *o* ‘animé féminin’, *í* ‘animé masculin’, *~ra* ‘animé pluriel’, *e* ‘inanimé’¹⁰.

(5) **ehá-jú-pá-o** (→ ehájúpóo) ‘elle est arrivée dit-on’

Le ouï-dire est aussi une trace de l’événement. Les formes de propos rapporté sont fréquentes dans le discours, car on énonce ainsi non seulement tout ce qui relève de la tradition orale, mais aussi les nouvelles qui circulent de bouche à oreille, c’est-à-dire toute connaissance acquise indirectement et par voie auditive.

1.2.3. Autres catégories verbales

Les cinq formes de base présentées se combinent et interfèrent avec les autres catégories verbales ; les effets de sens sont parfois intéressants. L’aspect obligatoirement grammaticalisé conceptualise, d’une part un constat d’accomplissement, d’autre part un constat de stabilisation. La distinction entre aspect accompli et aspect inaccompli est faite seulement à la conjugaison de perception directe pleine (1) et distante (2). Les formes en (1) et (2) marquent l’aspect inaccompli par la consonne du suffixe final *--bo*. Dans les formes d’accompli correspondantes qui figurent en (6) et (7), le suffixe est *--wo*¹¹. Par contre, le marqueur de perception directe non visuelle n’est compatible qu’avec les suffixes d’aspect inaccompli (3) *ehá-ki--bo*. La combinaison **ehá-ki--wo* est agrammaticale. Pour se référer après coup à un événement non visuellement perçu, on doit employer (7). Le mot *ehá-rahá--wó* réfère donc, aussi bien à un événement perçu à distance, déjà accompli, qu’à un événement perçu auditivement déjà accompli également.

(6) **ehá-ø--wó** ‘elle est arrivée’

(7) **ehá-rahá--wó** ‘elle est arrivée à distance’

Il n’y a pas d’opposition d’accomplissement lorsqu’il s’agit de connaissance indirecte ; les formes (4) et (5) exhibent un paradigme final différent des précédentes : *-po* ‘animé féminin’, *-pi* ‘animé masculin’, *-pa* ‘animé pluriel’. Cette suspension de l’opposition aspectuelle peut se comprendre en relation à la catégorie MC, car la connaissance d’après des traces implique que l’événement a au moins commencé mais ne préfigure rien quant à son accomplissement. Le constat de stabilisation signifie que l’énonciateur formule une sorte de version définitive de la

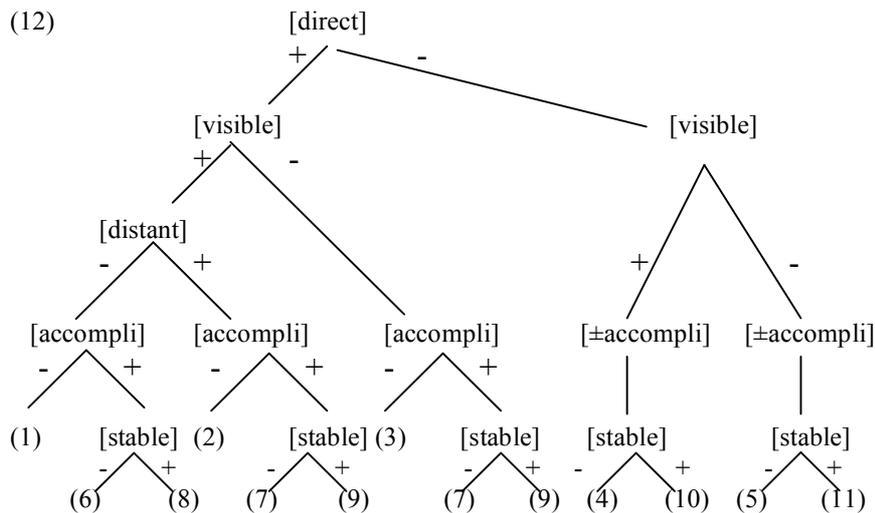
¹⁰ Les trois classificateurs vocaliques assimilent régressivement la voyelle du suffixe *pá* : *ehá-jú-pá-o* → *ehájúpóo*, *ehá-jú-pá-í* → *ehájúpíí*, *ehá-jú-pá-e* → *ehájúpée*.

¹¹ S’il s’agit d’un sujet animé masculin on oppose *ehá-ø--bí* à *ehá-ø--wí* ; s’il est animé pluriel *ehá-ø--bá* à *ehá-ø--wá*.

situation, compte tenu de l'information dont il dispose. L'événement est considéré acquis, stabilisé, ne devant plus être soumis ni à des changements ni à des rebondissements. La stabilisation est marquée par un préfixe, *ká-*, la non stabilisation par son absence. Ce constat a des nuances épistémiques, car sa présence indique que l'énonciateur a suffisamment d'éléments en main pour attribuer une valeur de vérité à son propos. Le stabilisateur *ká-* est compatible avec les formes de perception pleine et distante à l'accompli (8,9), avec l'inférentiel (10) et le rapporté (11). La mythologie, tous les récits traditionnels emploient la conjugaison à préfixe *ká-* (11).

- (8) *Perception pleine* : ká-ehá-**o**-~wó
- (9) *Perception distante* : ká-ehá-**rahá**-~wó
- (10) *Inférence* : ká-ehá-**jú-pó**
- (11) *Rapporté* : ká-ehá-**jú-pá-o**

L'arborescence en (12) schématise les relations entre modalité cognitive et aspects. Ce schéma introduit la catégorie MC au moyen des traits [direct], [visible], [distant], et montre leur combinatoire avec les deux traits aspectuels [accompli] et [stable]. Les branches terminales indiquent par des chiffres les exemples correspondants. On y voit que le trait [distant] ne concerne que la connaissance directe ; qu'en connaissance indirecte la distinction d'accomplissement est neutralisée [\pm accompli] (voir à ce propos He, 1997) ; que la valeur [-accompli] et le trait [stable] sont incompatibles.



Les formes assertives (1-11) ont des formes interrogatives correspondantes. Un premier point à souligner ici est le critère de sélection du marqueur MC approprié. La modalité choisie reflète le calcul fait par l'énonciateur à propos du savoir de son interlocuteur. Un deuxième point, pertinent pour la configuration de l'arborescence (12), est que l'interrogation neutralise la distinction entre inférence et rapporté ; on demande à l'interlocuteur seulement si sa connaissance de l'événement est indirecte (16). La traduction de ces exemples est simple : de 'elle arrive' on passe à 'arrive-t-elle ?' (13), puis on ajoute les nuances d'accomplissement et de stabilisation, et ainsi de suite.

- | | | |
|------|------------------------------------|--|
| (13) | <i>Directe pleine inaccompli</i> | ehá- \emptyset -~bó → kó!-ehá- \emptyset -tí |
| | <i>accompli</i> | ehá- \emptyset -~wó → kó!-ehá- \emptyset -rí |
| | <i>stabilisé</i> | ká-ehá- \emptyset -~wó → kó!-ká-ehá- \emptyset -rí |
| (14) | <i>Directe distante inaccompli</i> | ehá- rahá -~bó → kó!-ehá- rahá -tí |
| | <i>accompli</i> | ehá- rahá -~wó → kó!-ehá- rahá -rí |
| | <i>stabilisé</i> | ká-ehá- rahá -~wó → kó!-ká-ehá- rahá -rí |
| (15) | <i>Directe non visible</i> | ehá- kí -~bo → kó!-ehá- kí -tí |
| (16) | <i>Indirecte</i> | ehá- jú-pó → kó!-ehá- jú-pá -rí |
| | | ehá- jú-pá-o → kó!-ehá- jú-pá -rí |
| | <i>stabilisé</i> | ká-ehá- jú-pó → kó!-ká-ehá- jú-pá -rí |
| | | ká-ehá- jú-pá-o → kó!-ká-ehá- jú-pá -rí |

La personne grammaticale est un trait hérité du nom en position de sujet de la phrase. Dans les formes assertives, un sujet de 3^e personne est marqué suffixalement : animé féminin (1-11) --bo, --wo, -po, -o ; animé masculin --bi, -wi, -pi, -i ; animé pluriel --ba, --wa, -pa, --ra ; inanimé -e au rapporté et \emptyset dans les autres cas ehá- \emptyset - \emptyset '(quelque chose) arrive'. Mais si le sujet est de 1^e ou 2^e personne il est marqué préfixalement *jí-ehá- \emptyset -~wí* 'je suis arrivé(e)' *~bí-ehá- \emptyset -~wí* 'tu es arrivé(e)'¹². A l'interrogation, le sujet est toujours préfixal (13-16). Ce que marque la 3^e personne est en fait la classe nominale du sujet, car du côté nominal on trouve les classificateurs -o, -i, --ra, -e. Dans la conjugaison de rapporté, un sujet

¹² Cette stratégie qui oppose 3^e d'un côté et 1^e / 2^e de l'autre, recoupe l'opposition entre non-personne et personne déictique (Benveniste, 1966).

de 1^e ou 2^e personne est marqué par le préfixe et aussi par le classificateur final correspondant à la classe du sujet : *jì-ehá-jú-pá-o* ‘je suis arrivée dit-on’ ~ *bì-ehá-jú-pá-o* ‘tu es arrivée dit-on’, *jì-ehá-jú-pá-ì* ‘je suis arrivé dit-on’, ~ *bì-ehá-jú-pá-ì* ‘tu es arrivé dit-on’.

Les effets de sens de la combinaison des modaux MC avec des sujets de 3^e personne sont clairs car l’interlocuteur est un observateur ; avec des sujets de 1^e et de 2^e ils le sont moins. Le non visuel est employé avec un sujet de 1^e *jì-wádá-kì-pì* ‘je parle j’entends’ lorsque j’entends ma propre voix dans un magnétophone. Une fois l’écoute terminée, j’en parle employant le suffixe de perception distante *jì-wádá-rahá-wí* ‘je parlais à distance’, étant entendu que la distance n’est pas spatiale. L’usage de l’inférentiel à la première personne indique un état de conscience second : je reviens de l’abattis et en versant du panier dans le plateau de vannerie les feuilles de coca que j’ai cueillies, je m’aperçois qu’il y en a beaucoup : *paíro jì-huá-jú-pá* ‘beaucoup j’en ai coupé, apparemment’. D’après le résultat, quantité cueillie, j’infère en avoir beaucoup coupé ; ce faisant, je pensais à autre chose, j’étais distraite’. Avec le rapporté, la 1^e personne rapporte des propos, souvent des rumeurs, qui circulent à son sujet.

On remarque une hiérarchie dans le choix du marqueur, s’il y a différents modes de connaissance concurrents pour un même événement. La connaissance directe prévaut sur la connaissance indirecte. Si on a connaissance indirecte d’une situation, aussi bien par des indices que par des propos rapportés, l’inférentiel prime. Si la perception directe est visuelle, elle peut être auditive en même temps. L’usage du non visuel et de la 1^e personne au rapporté ci-dessus est très particulier car, bien que j’aie enregistré ma voix consciemment, au moment où je m’entends je ne peux employer que le suffixe *kí* car le constat en cours est auditif.

Les autres langues tukano possèdent cette même catégorie, avec des profils qui diffèrent par certains détails¹³. Excepté le taiwano, aucune autre langue n’a de suffixe de perception distante, ce sens étant exprimé par la racine ‘apparaître’ intégrée dans le thème verbal avec la racine principale. Les différences semblent parfois très grandes ; elles tiennent parfois aux choix des descripteurs¹⁴.

¹³ Lors d’une conférence sur la modalité cognitive tatuyo, donnée pour clore un séminaire de linguistique tukano destiné à des professeurs de langue tukano (São Gabriel da Cachoeira, Amazonie brésilienne, 1995), le public amérindien était à l’aise et avait trouvé d’emblée les mots tukano correspondant aux exemples tatuyo (ces deux langues ne sont pas très proches) ; le public blanc n’avait rien compris à l’affaire.

¹⁴ C’est le cas si on compare cette présentation à celle du tuyuka de la même famille (Barnes, 1984). Cependant, la réinterprétation de ces données et les correspondances dans la famille (Malone, 1988) font apparaître, par exemple, que des formes appelées *assumed evidential* sont hors modalité, des virtuels.

Le trait [direct] a été employé, mais dans un sens différent du nôtre, combiné ou opposé aux traits *firsthand* ou *secondhand* — information de première main ou de deuxième main — en particulier pour dissocier inférentiel et rapporté en mettant le premier du côté de l'expérience directe définie comme sensorielle, englobant alors la perception de traces (Barnes, 1984 ; de Haan, 2001). La morphologie tatuyo est claire à ce sujet, unifiant dans l'interrogation inférence et rapporté (16). Le turc abonde dans le sens du tatuyo¹⁵. Enfin, soulignons que cette catégorie est de plus en plus signalée dans de nombreuses langues, un peu partout dans le monde¹⁶.

1.3. Catégories grammaticales et catégories conceptuelles

D'après la présentation qui précède, la modalité cognitive est une catégorie morphologiquement explicite et obligatoire. Mes premières entrevues avec un jeune tatuyo scolarisé suggéraient qu'il n'était pas conscient du sens de ce paradigme ; en fait, il plaquait les catégories du verbe espagnol, la langue de prestige apprise à l'école, sur le verbe tatuyo et gommait ce qui n'avait pas d'équivalent. Dans la vie quotidienne, il m'est apparu que les Tatuyo étaient au contraire conscients de son existence. Il fallait seulement poser les bonnes questions pour obtenir les bonnes réponses quant à la différence de sens entre les mots (1-5). En tatuyo, aussi bien qu'en espagnol chez les rares personnes qui en possédaient des rudiments, ces mots étaient glosés par *mirando* 'voyant' (1), *mirando allá lejos* 'voyant au loin' (2), *oyendo* 'entendant' (3), *mirando rastro* 'voyant des traces' (4), *que otros contaron* 'ce que d'autres ont raconté' (5). Ma consultante principale — une dame curieuse du monde et grande connaisseuse de sa tradition — était heureuse d'apprendre qu'il y avait une forme de rapporté en espagnol *dizque* ; visiblement, elle cherchait le moyen d'introduire dans son espagnol élémentaire cet aspect de son expérience nécessairement exprimé en tatuyo. Une des aînées de la maisonnée a commencé à perdre la tête entre mon premier et mon deuxième séjour. On m'a expliqué qu'elle confondait les éléments de ce paradigme, produisant un effet hilarant sur son entourage¹⁷.

Les Tatuyo et les autres locuteurs des langues tukano sont à l'aise lorsqu'ils passent d'une langue à une autre dans la même famille ; ils retrouvent partout cette catégorie. Ce passage fait partie de la vie quotidienne, car ces groupes pratiquent un

¹⁵ Le turc distingue l'expérience directe de l'expérience indirecte, réinterprétées comme *prepared* et *unprepared mind* (Slobin et Aksu, 1982). Cette dernière recouvre les événements où l'énonciateur n'a pas été un participant direct, ou pleinement conscient s'il s'agit d'un sujet de 1^e personne : inférence, ouï-dire, surprise.

¹⁶ Voir à titre d'exemple : Guentchéva, 1996 ; Guentchéva et Landaburu, à paraître ; de Haan, 2001 ; James, Clarke et Mackenzie, 2001.

¹⁷ A mon grand regret, ma maîtrise du tatuyo n'était pas suffisante alors pour suivre les détails de cette régression de la mémoire.

système d'alliance connu comme *exogamie linguistique*, système qui met en contact quotidien plusieurs langues et génère un multilinguisme généralisé. Patrilinéarité et patrilocalité, en conjonction avec l'usage exclusif par chaque individu — homme ou femme — de sa langue paternelle comme marqueur de son identité, sont les traits qui consolident chaque groupe exogame. Il en découle que tous les sujets de même langue paternelle sont parents et ne peuvent épouser que des sujets de langue paternelle différente. La langue maternelle est apprise en premier lieu pour être abandonnée ensuite¹⁸.

Il est sans doute utile de préciser que les Tatuyo sont une société à tradition orale — sans écriture — où les nouvelles n'arrivent ni par les journaux ni par la télévision, mais par ouï-dire. La radio est prisée par les jeunes essentiellement pour la musique et le football. La scolarisation des jeunes devient générale, mais il est tôt pour voir la façon dont l'appropriation de l'écriture peut affecter l'équilibre du système MC. Car ce qui frappe l'esprit lorsqu'on comprend le sens et les usages actuels de cette catégorie, c'est son adéquation aux besoins de sociétés qui vivent dans un milieu qu'il faut apprendre à déchiffrer, où des multiples indices renseignent sur des questions vitales : dangers, nourriture, météorologie. Ceci rejoint une remarque de l'introduction de ce volume, qui suggère que certaines langues seraient mieux adaptées que d'autres à des besoins spécifiques. Cette adaptation laisse prévoir des changements lorsque l'écrit gagnera du terrain, en ce qui concerne l'inférence en particulier.

L'idée d'une adaptation en synchronie amène la question de l'origine de et l'évolution de la catégorie. Que les catégories grammaticales soient des catégories psychologiques fossilisées — citation reproduite dans l'introduction — semble incontestable dans ce cas. Ajoutons à cela l'observation de B. Pottier sur l'évolution des langues : “ On constate, en diachronie, une recherche d'adaptation constante de la langue à *l'expérience de la réalité* (non à la réalité objective)” (1970 :8). N'oublions pas que, toujours d'après Pottier, lexème et grammème sont les pôles d'un axe continu. Le tatuyo exprime obligatoirement par des grammèmes les sources de connaissance de l'événement, ce que le français peut exprimer lexicalement ou par des périphrases : *évidemment, il est évident que, visiblement, apparemment, le bruit court*. La forme *dizque* de l'espagnol, qui provient de *dicen que* ‘on dit que’, est à mi-chemin.

Apprendre une langue dont la grammaire vous astreint à expliciter le mode de connaissance qui fonde votre propos, est une expérience aussi dépaysante à première vue que le voyage que l'on doit entreprendre — de Paris au cœur de l'Amazonie — pour rencontrer les Amérindiens qui la parlent. Devoir nous interroger sur la source de notre savoir afin de choisir la forme de conjugaison qu'il convient d'employer est

¹⁸ Pour l'exogamie voir Gomez-Imbert (1991, 1996), ainsi que les références citées.

un exercice qui peut s'avérer acrobatique, surtout s'il s'ajoute à d'autres nouveautés typologiques telles que des tons, une nasalité morphémique. Il s'agit d'un exercice nouveau dans le sens où nos langues premières ne nous ont pas habitués à y prêter attention. Mais nous sommes tous conscients du genre de distinctions que marque ce paradigme et nous serions capables, moyennant une certaine pratique, de formuler des phrases tatuyo avec le marqueur approprié. Les traits introduits dans l'arborescence (12) représentent les paramètres auxquels un énonciateur tatuyo doit être attentif lors de la perception et la conceptualisation d'une situation ; ce sont les aspects de l'expérience qui deviennent saillants par l'effet des exigences de la grammaire tatuyo. Nous partageons avec les Tatuyo la capacité d'identifier ces paramètres, même s'il ne font pas partie de nos habitudes linguistiques du fait que nos langues romanes ne les ont pas érigés en catégories grammaticales.

Quel est donc le mode d'influence entre langue et expérience, ainsi que le sens de cette relation ? Même des linguistes fortement opposés aux thèses des relativistes reconnaissent certains effets du codage linguistique sur la conceptualisation. Lorsqu'on parle une langue où certaines distinctions sont obligatoires — comme la modalité MC en tatuyo — on doit catégoriser l'expérience de façon appropriée, faisant attention aux paramètres pertinents¹⁹. La formulation de Sapir mise en exergue de ce chapitre — “ Si nous voyons, entendons et, plus généralement, percevons comme nous le faisons, c'est, dans une large mesure, parce que les habitudes linguistiques de notre communauté favorisent certains choix d'interprétation. ”²⁰ — qui abonde en ce sens, va tout de même un peu loin en accordant à la langue une influence trop importante sur notre perception. Nous percevons librement puis nous trouvons, suivant la langue de communication choisie, des moyens d'expression plus ou moins immédiats et simples. Boas souligne que seulement une partie du concept que nous avons en tête est exprimée dans chaque langue. Quant au sens de l'influence — d'après la formulation de Lucy reprise en début de chapitre — les classifications linguistiques reflètent la pensée selon Boas, alors que pour Sapir elles canalisent la pensée. Vu sous une perspective diachronique, on peut dire que la perception et la conceptualisation se reflètent dans les catégories grammaticales, les catégories psychologiques fossilisées. D'un point de vue synchronique, lorsqu'on pense dans une perspective discursive, ces catégories facilitent l'expression de la pensée, elles suggèrent des solutions.

¹⁹ Voir dans Gumperz et Levinson, 1996, l'introduction générale et l'introduction à la première partie.

²⁰ Traduction reproduite dans Ferry (1970: 16).

1.4. Conclusions

Dans la littérature sur le relativisme linguistique, les singularités des langues “exotiques” sont mises à l’avant et souvent exagérées ; l’introduction à ce volume nous rapporte de nombreux exemples. Ces “excentricités lexicales et grammaticales” ont conduit à des jugements de valeur qui ont encore la vie dure. Certaines caractéristiques linguistiques sont évaluées comme le reflet d’une pensée “primitive”, “prélogique”, “concrète”, face à la pensée “moderne”, “logique”, “abstraite”. Prenons l’évaluation en termes de pensée concrète et pensée abstraite des systèmes de numération. Allons avec J. Goody (1996) chez les LoDagaa — société traditionnelle du Ghana — et assistons au comptage des 30 000 cauris que la famille de l’époux doit donner à celle de l’épouse avant le mariage. L’ethnologue rapporte que les indigènes comptaient plus vite que lui, prenant 3 puis 2 cauris pour faire un tas de 5, puis un autre tas de 5 pour faire 10 et ainsi de suite ; qu’ils riaient de le voir compter : 1, 2, 3 ; en fin de compte il serait allé plus vite qu’eux, par le recours à la multiplication. D’après Goody, ce n’est pas une affaire d’intelligence, ni d’opposition entre pensée sauvage et pensée avancée, mentalité logique et mentalité prélogique — car des distinctions aussi tranchées sont inacceptables — mais une différence de degré : des sociétés passent de l’une à l’autre, l’un des mécanismes d’abstraction étant sans conteste l’écrit. D’ailleurs, son ami LoDagaa qui vit à Londres est devenu statisticien à la société Guinness²¹.

Comme les LoDagaa, les Tatuyo — dont le système de numération est lié au corps humain — refusent de compter dans l’abstrait. Le lien étroit entre comptage et nature des objets comptés a sans doute motivé la grammaticalisation dans les langues dites “à classificateurs numériques” (*numeral classifiers*), d’un marqueur représentant la classe d’entités dénombrées adjoint obligatoirement au numéral. Ce système existe en chinois, en japonais, en peul, en tatuyo. Il me semble difficile de formuler, à partir de ce trait commun, une généralisation quelconque quant à la capacité de penser de façon concrète ou abstraite de la société japonaise, chinoise, peul ou tatuyo. Il est vrai qu’un Tatuyo s’étonne qu’on lui demande de compter dans l’abstrait ; au besoin il le fera en adjoignant au numéral le classificateur des entités arrondies correspondant au doigt que la construction numérale exige. Lorsque les trafiquants de coca ont envahi le territoire partagé par les Tatuyo avec les Karapana, les Barasana, les Taiwano, les Makuna — dans les années quatre-vingts — même les enfants se sont trouvés propriétaires de sommes importantes : des tas de billets de 1 000, 2 000, 5 000 et 10 000 pesos colombiens, obtenus en échange de la feuille qu’ils cultivent traditionnellement. Ils les jouaient au jeu comme nous le faisons avec des billets de Monopoly : c’étaient une monnaie de singe. Ma consultante

²¹ Personnellement, je ne me suis jamais trouvée dans la situation de devoir compter une à une trente mille unités de quoi que ce soit, et j’ai du mal à imaginer une somme d’un milliard d’euros.

tatuyo m'a demandé — lors de mon troisième séjour — de la payer en pesos, parce que les missionnaires faisaient circuler des rumeurs sur l'exploitation des Amérindiens par les ethnologues, qui obtenaient des sommes énormes en échange de leurs histoires traditionnelles. Lors de mon quatrième séjour, elle m'a rendu les billets — qui moisissaient dans un sac — me demandant en échange : perles de verre, tissu, couteau, machette, hameçons.

Le relativisme réside peut être dans le fait que des catégories que nous considérons essentielles, parce que présentes dans nos langues, peuvent manquer dans d'autres langues. Ou alors dans le fait — souligné par Kay (1996: 110) — que la plupart des langues ont plusieurs moyens de schématisation des événements et des états, sans que rien ne garantisse qu'une langue offre exactement la même gamme qu'une autre. De surcroît, il y a le problème de savoir quelles schématisations sont obligatoires sous quelles circonstances, et comment rendre dans une langue cible rien d'autre que ce qui est dit dans le texte original²². Boas s'amuse à comparer la traduction de la phrase *the man is sick* 'l'homme est malade', en kwakiutl — *cet homme invisible gît malade sur son dos sur le sol de sa maison non présente* (ajouter la modalité MC) — en eskimo — (*seule*) *homme malade* — en ponca — *l'homme seul mouvant malade*²³. Pour enlever le cachet d'exotisme rattaché aux langues amérindiennes, Slobin (1996: 71) ajoute que l'espagnol doit spécifier si l'homme est chroniquement ou temporairement malade²⁴. Suivons encore B. Pottier, pour qui il est rare qu'on ne puisse exprimer dans une langue, de façon complexe, ce qu'une autre exprime synthétiquement : *eres rico* 'tu es riche', peut se distinguer en français de *estás rico* 'te voilà riche'. Rappelons-nous, suivant toujours Pottier, d'épuiser nos propres langues avant de puiser dans les langues lointaines à la recherche d'exotisme. Quelles que soient les différences entre langues, gardons à l'esprit le propos de Boas — en exergue de ce chapitre — concernant l'unité des processus psychologiques fondamentaux.

1.5. Bibliographie

Barnes, J. (1984). Evidentials in the Tuyuca verb. *International Journal of American Linguistics*, 50.3, 255-271.

²² Problème auquel est confronté de façon triviale un traducteur. L'exemple de la traduction d'un texte anglais ou français dans une langue ayant un système riche en *evidentials* à caractère obligatoire, illustre les propos de Kay.

²³ Boas, 1964b: 123.

²⁴ Précisons que c'est l'emploi des verbes *ser* ou *estar* qui introduit cette distinction. L'emploi de *es enfermo* — chroniquement, incurablement malade — est faible face à *está enfermo* — temporairement malade : sur 223 exemples, *es enfermo* est attesté 6 fois contre 217 fois *está enfermo*. Ces statistiques de la *Real Academia Española, Banco de datos del Español*, m'ont été communiquées par B. Pottier.

- Benveniste, E. (1966). Structure des relations de personne dans le verbe. *Problèmes de linguistique générale* chap. V. Paris: Gallimard. (*Bulletin de la Société de Linguistique*, XLIII (1946), fasc. I, N° 126).
- Boas, F. (1964a). Linguistics and ethnology. In Hymes, D.H. (Ed.), *Language in culture and society. A reader in linguistics and anthropology* (15-26). New York : Harper & Row. (Boas F. (1911). Introduction. In Boas F. (Ed.) *Handbook of American Indian Languages* Part I (59-73). Washington: Smithsonian Institution).
- Boas, F. (1964b). On grammatical categories. In Hymes, D.H. (Ed.), *Language in culture and society. A reader in linguistics and anthropology* (121-123). New York : Harper & Row. (Extraits de Boas F. (1911). Introduction. In Boas F. (Ed.) *Handbook of American Indian Languages* Part I (24-27, 42-43, 81). Washington: Smithsonian Institution).
- Ferry, M.P. (1970). Sapir et l'ethnolinguistique. *Langages* 18 *L'ethnolinguistique*, 12-21.
- Gomez-Imbert, E. (1991). Force des langues vernaculaires en situation d'exogamie linguistique : le cas du Vaupés colombien (Nord-ouest amazonien). *Cahiers des Sciences Humaines* 27, 3-4. Paris: Editions ORSTOM, 535-559.
- Gomez-Imbert, E. (1996). When animals become "rounded" and "feminine": conceptual categories and linguistic classification in a multilingual setting. In Gumperz J.J., & Levinson S.C. (Eds). *Rethinking linguistic relativity* (438-469). Cambridge: Cambridge University Press.
- Goody, J. (1996). *L'homme, l'écriture et la mort*. Paris: Les belles lettres.
- Guentchéva, Z. (1996). *L'énonciation médiatisée*. Louvain – Paris: Peeters.
- Guentchéva, Z., & Landaburu, J. (A paraître). *L'énonciation médiatisée, vol II*. Louvain – Paris: Peeters.
- Gumperz, J.J., & Levinson, S.C. (1996). *Rethinking linguistic relativity*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Haan, F. de. (2001). The place of inference within the evidential system. *International Journal of American Linguistics*, 67.2, 193-219.
- He, F. (1997). Vers une nouvelle vue d'ensemble des aspects en français. *Cahiers de Grammaire*, 22, 127-153.
- Hymes, D.H. (1964). *Language in culture and society. A reader in linguistics and anthropology*. New York : Harper & Row.
- James, D., Clarke, S., & MacKenzie, M. (2001). The encoding of information source in Algonquian: evidentials in Cree/Montagnais/Naskapi. *International Journal of American Linguistics*, 67.3, 229-263.
- Kay, P. (1996). Intra-speaker relativity. In Gumperz J.J., & Levinson S.C. (Eds). *Rethinking linguistic relativity* (97-114). Cambridge: Cambridge University Press.
- Lucy, J.A.. (1992). *Language diversity and thought. A reformulation of the linguistic relativity hypothesis*. Cambridge: Cambridge University Press.

- Malone, T. (1988). The origin and development of Tuyuca evidentials. *International Journal of American Linguistics*, 54.2, 119-140.
- Pottier, B. (1970). Le domaine de l'ethnolinguistique. *Langages 18 L'ethnolinguistique*, 3-11.
- Sapir, E. (1953). *Le langage*. Paris: Payot. (Traduction de *Language* (1921). New York: Harcourt Brace).
- Sapir, E. (1949). The status of linguistics as a science. In Mandelbaum, D.G. (Ed.), *Selected writings of Edward Sapir in language, culture and personality* (160-166). Berkeley: University of California Press. (Paru dans *Language* 5:207-214 (1929)).
- Sapir, E. (1964). Conceptual categories in primitive languages. In Hymes, D.H. (Ed.), *Language in culture and society. A reader in linguistics and anthropology* (128). New York : Harper & Row. (Paru dans *Science* 74:578 (1931)).
- Sapir, E., & Swadesh, M. (1964). American Indian grammatical categories. In Hymes, D.H. (Ed.), *Language in culture and society. A reader in linguistics and anthropology* (121-123). New York : Harper & Row. (Paru dans *Word* (1946) 2:103-112).
- Slobin, D.I. (1996). From "thought and language" to "thinking for speaking". In Gumperz J.J., & Levinson S.C. (Eds). *Rethinking linguistic relativity* (70-96). Cambridge: Cambridge University Press.
- Slobin, D.I., & Aksu, A.A. (1982). Tense, aspect and modality in the use of the Turkish evidential. In P.J. Hopper (Ed.), *Tense-aspect. Between semantics and pragmatics* (185-200). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Whorf, B.L. (1956a). The relation of habitual thought and behavior to language. In J.B. Carroll (Ed) *Language in thought and reality. Selected writings of B.L. Whorf* (134-159). Cambridge: The MIT Press. (Paru dans *Language, culture and personality, essays in memory of Edward Sapir*, Leslie Spier (Ed). Menasha, Wis.: Sapir Memorial Publication Fund, 75-93 (1941)).
- Whorf, B.L. (1956b). Grammatical categories. In J.B. Carroll (Ed) *Language in thought and reality. Selected writings of B.L. Whorf* (87-101). Cambridge: The MIT Press. (Paru dans *Language*, 12, 1-11 (1945)).